

# Regard conscient

www.regardconscient.net

La force de faire face à notre histoire

Avril 2005 • No 20

Édito

## La pandémie bourgeoise



(Raoul Poinet (1861-1946), *Le Bazar*, Musée des Beaux-Arts, Clen)

2 **Actualité**  
Pour qui libéraliser  
les services ?  
Brèves

3 **Psychohistoire**  
Humiliations bourgeoises

4 **Idéologies**  
La bourgeoisie triom-  
phante

5 **Idéologies**  
La bourgeoisie triom-  
phante (suite)  
Marx et le communisme

6 **Médias**  
Une vitrine  
de la souffrance

7 **Mythes**  
Le fantasme de  
la liberté (2)

8 **Perspectives**  
Les revers  
de la bienséance  
« Non, pas la fessée ! »

**V**itrine des milieux bourgeois ultra-libéraux, la revue suisse « Bilan » méprise la jeunesse actuelle et le fait savoir. Pour introduire une enquête consacrée à la diminution des places d'apprentissage dans les entreprises, elle fustige en couverture d'une récente parution: « Apprentis: l'école fabrique des NULS. » Les patrons interrogés déplorent la « qualité médiocre » des candidats à l'apprentissage et assènent leur verdict: « Les jeunes sont paresseux et nuls, ils ne pensent qu'aux loisirs! Quand donc vont-ils se rendre compte que de l'autre côté du monde des gens travaillent vingt fois plus qu'eux! » Un économiste du Centre de coordination suisse pour la recherche en éducation expose alors le raisonnement suivant: « Nous sommes parvenus à la conclusion qu'un apprenti médiocre coûte 15% de plus qu'un bon, soit l'équivalent du bénéfice net généré par un apprenti moyen. C'est inintéressant pour une entreprise. » (1)

Soutenus par l'arrogance d'un libéralisme « triomphant », les élites dirigeantes se permettent de réduire ouvertement les jeunes qu'elles emploient à des « qualités » potentiellement profitables. Par le biais de moyens d'information toujours plus sophistiqués, elles se légitiment ainsi de projeter sur la scène sociale les humiliations que leur infligent, en leur temps, leurs éducateurs (page 6). Elles le font avec l'insensibilité et le mépris que leurs propres parents manifestèrent jadis à leur égard, assurant ainsi la reproduction sociale d'un traumatisme spécifiquement bourgeois. L'éducation dite « bourgeoise » vise en effet à rompre le lien existant naturellement entre la mère et l'enfant, à casser délibérément l'élan spontané de

la vie par toutes sortes d'exigences et d'humiliations. Elle condamne l'enfant à refouler un intolérable sentiment de nullité, posé sur sa nature d'être conscient, pour s'attacher au statut social par lequel il se valorisera (pages 4 et 5).

Cette profonde souffrance conduit la classe dirigeante à théoriser les notions de « besoin » et de « service », puis à poser les bases de son rejeuement à travers le libéralisme économique, une structure idéologique de refoulement qui lui permet d'exiger toujours davantage dans l'espoir de compenser sa propre insatisfaction relationnelle (page 2). La pandémie bourgeoise se propage alors mondialement par la vulgarisation de concepts erronés, impliquant l'humanité dans des « libertés » économiques posées comme fondamentales, mais qui entravent en réalité le processus naturel de libération de la conscience active en chacun (page 7). Car la prétention de l'élite à « éduquer » le peuple masque la compulsion des parents bourgeois à discipliner la nature de l'enfant, jugée perverse, agressive et insatiable. Le jeune qui a dû interioriser les humiliations que les adultes lui ont infligées développera des stratégies de manipulation qui pervertiront toutes ses relations (page 8).

La résolution d'une telle problématique éducative entraînera inmanquablement celle des rapports sociaux fondés sur la même base. Et c'est pourquoi la bourgeoisie ne peut résoudre sa souffrance sans remettre en cause la structure sociale qui en découle.

Marc-André Cotton

(prochaine parution: juin 2005)

(1) Laure Lugon Zugravu, « Pourquoi les patrons ne veulent plus d'apprentis », Bilan No 178, 23.3.05.

## Pour qui libéraliser les services ?

**En consacrant le libéralisme économique, la Constitution européenne offre à l'élite bourgeoise une sensation de liberté qui ruine le monde.**

Chaque homme porte en lui la souffrance inguérissable de n'avoir pas été reconnu comme un être conscient par ses parents et la terreur d'être contraint à des rôles dénigrants dans des schémas comportementaux irré-

à l'Économie. Il y remet en scène le mépris, la menace, la frustration, l'exigence, le stress, le manque de l'essentiel et prône la fabrication d'individus autonomes, capables de s'adapter à un changement permanent – comme celui subi dans la petite enfance, qui consiste à *ne jamais satisfaire l'enfant*, tout en s'assurant qu'il n'en meurt pas – et de relever sans cesse de nouveaux défis – comme ceux qu'il fallut s'imposer pour survivre.

œuvrer compulsivement pour libéraliser ce secteur à travers l'AGCS (Accord général sur le commerce de services) et autres directives *Bolkestein*.

La Constitution européenne, sur laquelle les Français voteront le 29 mai prochain, s'inscrit dans ce cadre relationnel. Elle manifeste l'orientation idéologique qui dirige le jeu des hommes. Elle vulgarise la notion de *profit*, au détriment de celle de *rémunération* qui relie les hommes dans un rapport collectif de satisfaction des besoins essentiels. Elle justifie l'augmentation des fortunes déjà faramineuse de l'élite économique et sape les systèmes sociaux les plus performants. Elle implique chacun dans la *libre concurrence*, sur la même base que celle qui existe entre des frères et sœurs individualisés par l'insatisfaction relationnelle engendrée par l'aveuglement parental et charge l'État de gérer l'assistance publique des *laissés-pour-compte*. Elle pose les libertés économiques comme *fondamentales* à la place de la liberté de jouir de sa conscience et de sa paix intérieure, dès lors saccagées par le stress. Les aspirations humaines sont transférées sur l'ensemble du système économique, que ses dirigeants nous demandent de *respecter*, *harmoniser*, *laisser libre et non faussé*.

### Compensations

«Compenser le manque de reconnaissance réduit l'être humain à une quête sans fin. Ce mouvement dynamise une société de consommation qui ruine le monde.»

solus. Dans l'édifice économique, les hommes rejouent la guerre parentale livrée à l'expression de la conscience. Le patronat, directement concerné par cette base relationnelle, ne supporte pas *la paix, la satisfaction, la sérénité et le bonheur* qui sont pour lui des états menaçant directement sa dépendance

### Déculpabilisation

La notion de *service* déculpabilise ceux qui ne satisfont pas leurs enfants et qui exigent toujours davantage pour compenser leur propre insatisfaction. Les bourgeois considèrent l'État comme une projection de leur relation aux parents. Ces derniers ne leur ont pas donné les «services» dont ils auraient eu besoin en tant qu'enfant : *présence, amour, tendresse, sein maternel...* Le manque les conduit à théoriser la notion de *besoin* et de *service*. Puis ils posent sur l'État, la retenue et le gaspillage qui freinent leur *libre économie* et vont donc

## Brèves

### Profits...

D'après une analyse du magazine *Bilan*, un investisseur qui, en 1975, aurait placé 1 000 francs suisses dans des actions du groupe pharmaceutique *Sandoz* posséderait aujourd'hui plus de 90 000 francs suisses. Cet accroissement exponentiel du capital, qui combine la performance de l'entreprise (devenue *Novartis*, par fusion avec *Ciba-Geigy*) et le réinvestissement des dividendes, représente un rendement annuel de 16,2 %. Pour le classement des meilleures actions suisses des dix dernières années, la première place revient à l'entreprise de haute technologie *Kudelski*, dont la capitalisation boursière – et donc la valeur de l'action – a été multipliée par cinquante en dix ans. (*Bilan* No 178, 23.3.05)

Le choc provoqué par l'insolence de tels profits paralyse la conscience de ceux dont les ressources financières dépendent essentiellement de la rémunération de leur travail. L'élite économique peut alors chercher à impliquer l'ensemble de la population dans le *libéralisme*, en affirmant que chaque citoyen est un investisseur en puissance. Cette manipulation masque le fait que

la structure de l'idéologie dite *libérale* est l'expression d'un jeu spéculaire à la classe bourgeoise – qui reste maîtresse du jeu. Dans cette mise en scène, l'accumulation de profits compensatoires ne connaît pas de limites.

### ... et charité !

Pour se déculpabiliser de mondialiser les jouements qu'elle orchestre, notamment dans les pays les plus pauvres, la bourgeoisie soigne compulsivement son image d'elle-même et renoue avec les pratiques de *libéralité* propres à l'époque coloniale. Au dernier *World Economic Forum* de Davos, lors d'un débat consacré à l'allègement des dettes des pays les plus pauvres, l'actrice américaine Sharon Stone a collecté un million de dollars de promesses de don en quelques minutes, pour l'achat de moustiquaires destinées à protéger les enfants africains du paludisme. «*J'ai trouvé le moment Sharon Stone merveilleux et spontané*, a expliqué un banquier néerlandais. *Et nous allons faire un don. On aime bien cette idée parce que nous sommes en train de privatiser une banque d'État en Tanzanie, la National Microfinance Bank. Alors je suis très heureux de contribuer à l'achat de moustiquaires destinées à la Tanzanie.*» (*PLPL* No 24, avril 2005)

### Quête sans fin

Le libéralisme donne à la bourgeoisie une sensation de liberté totale dans le monde des affaires – *son monde* –, à l'instar de la liberté que s'octroie le père dans la famille bourgeoise. Drapée d'une innocence maladroite, l'élite dirigeante se présente comme étant au service de tous, facilement abusable, démunie et altruiste, mais prétend s'assurer un confort qui nécessite comme domestiques les citoyens du monde entier et les technologies de pointe. La compensation du manque de reconnaissance réduit l'être humain à une quête sans fin. Ce mouvement dynamise une société de consommation qui ruine le monde.

Le peuple, se sentant limité par ses propres jouements, projette sur les intellectuels une envergure propre à l'exercice de sa conscience. Il attend de leurs investigations une jouissance de la vie à laquelle il ne peut accéder qu'en disant «oui» au processus naturel de libération de cette conscience. Tant que la problématique relationnelle ne sera pas mise à jour dans son ensemble, la bourgeoisie jouera son histoire comme un fantôme qui hante les ténèbres de l'humanité.

S. V.

# Humiliations bourgeoises

**Le sadisme rituel que l'élite victorienne imposait à ses enfants fut un modèle pour la petite bourgeoisie anglaise et l'origine de perversions caractéristiques, méconnues dans les classes populaires.**

Tout au long du XIXe siècle et aujourd'hui encore, la bourgeoisie anglaise a justifié les bastonnades qu'elle infligeait à ses enfants par les *Proverbes* que l'Ancien Testament prête au roi Salomon, dont l'effroyable « *Qui épargne la baguette hait son fils, qui l'aime prodigue la correction.* » (Pr 13 24) Investis de l'autorité paternelle, les établissements scolaires privés que fréquentaient les élèves des familles aisées, dénommés improprement *public schools*, s'abreuyaient à la même source : « *La folie est ancrée au cœur du jeune homme, le fouet de l'instruction l'en délivre.* » (Pr 22 15) D'innombrables œuvres littéraires, correspondances et autobiographies confirment que ces éducateurs avaient systématiquement recours au rituel traditionnel de la verge ou du bâton – « *in the old-fashioned style* » – pour terroriser leurs élèves.

## Flagellomanie

Ces séances de flagellation, souvent publiques, avaient pour objectif avoué de *casser* la volonté des enfants et révélaient le sadisme méthodiquement cultivé de leurs instigateurs. Maintenu par deux de ses camarades, le « coupable » désigné par le proviseur devait s'avancer jusqu'au chevalet prévu à cet effet, baisser son pantalon et s'agenouiller pour subir le châtement. Un ancien pensionnaire du *St George College* – une école préparatoire où le jeune Winston Churchill fut également envoyé – décrit ce que les élèves nommaient alors « *l'exécution* » : « *Le maître maniait la trique de toutes ses forces et il suffisait de deux ou trois coups pour que le sang commence à couler. Il en administrait 15 ou 20, jusqu'à ce que le derrière du pauvre garçon soit une masse de sang.* » (1)

Calquées sur le modèle du prestigieux *Eton College* – véritable sanctuaire de la flagellomanie anglaise où l'usage de la canne était encore signalé dans les années 1970 (2) –, des scènes similaires se multiplièrent dans les nombreux établissements scolaires fondés à l'époque victorienne (*illustration ci-contre*). Sous l'impulsion de ses élites, le pays fut bientôt saisi d'une obsession compulsive pour ce genre de cor-

rections, d'autant plus sournoise qu'elle était honteuse. Rares furent les hommes qui pouvaient en effet reconnaître que ces tortures infligées dans l'enfance avaient perverti leur épanouissement émotionnel et sexuel, et qu'elles étaient à l'origine d'un embarrassant « *penchant pour le fouet* » (3).

## Bastonnades judiciaires

Dans les pages des journaux destinés à la petite bourgeoisie victorienne, les rédacteurs étalèrent une correspondance dans laquelle les préoccupations disciplinaires des parents côtoyaient des amateurs anonymes à la recherche de sensations érotiques, associées aux châtements corporels, tandis que la demande de matériel pornographique *flagellant* et la prostitution du même style progressaient. Dans les colonies et tout particulièrement aux Indes, les autorités militaires britanniques laissèrent libre cours à leur flagellomanie dans la répression des populations autochtones mises en servitude.

Dès 1847, les députés du Parlement – également rompus par la discipline des *public schools* – autorisèrent la justice à faire donner la verge aux délinquants de moins de quatorze ans pour des infractions mineures, sous le prétexte qu'une punition « *considérée comme salutaire pour le fils d'un gentleman [le serait d'autant plus] pour celui d'un homme pauvre* » (4). Entre 1900 et 1911, les magistrats britanniques infligèrent encore près de trente-cinq mille bastonnades déculottées à de jeunes contrevenants, parfois pour un simple chapardage, et il fallut attendre 1967 pour que le supplice du fouet disparaisse du règlement des prisons (5).

## Humilier pour dominer

L'extrême souffrance physique qu'impliquent de telles tortures ne suffit pas à justifier l'attachement des élites anglaises à ce châtement, qu'ils préférèrent par exemple à la peine de mort pour les attentats dirigés contre la Reine (6). Comme pour l'enfant soumis par la violence éducative de ses maîtres, c'est *l'humiliation* du condamné fouetté publiquement à l'endroit de ses parties intimes qui devait en garantir le caractère exemplaire, ce que confirme le correspondant d'un hebdomadaire de l'époque : « *La bastonnade traditionnelle est redoutée, non pas tant pour la douleur que pour le sentiment de honte et d'humiliation qu'elle manque rare-*

*ment de provoquer chez le coupable.* » (*Town Talk*, 4.7.1885)

Cette honte de soi-même, intériorisée sous la terreur et interdite d'expression, oblige l'enfant à s'identifier désespérément aux valeurs artificielles de l'aristocratie et de la bourgeoisie. Elle explique notamment le mépris des élites pour les



(Flagellomanie à Eton, image tirée de *The English Vice*, Ian Gibson, 1977, p. 181)

## Viol ritualisé

Qu'elle fut infligée pour une conduite jugée impertinente, un juron, une cigarette fumée en cachette ou un pipi au lit, la séance de flagellation rituelle visait à humilier l'enfant par le viol public de ses parties intimes, ruinant ainsi sa vie relationnelle.

classes populaires, sur lesquelles celles-ci projettent les humiliations de leur propre enfance. Le refoulement de telles souffrances structure l'ordre social en fonction des rejouements de la classe dominante qui, s'étant endurcie sous la férule de ses éducateurs, exige du peuple qu'il s'y soumette à son tour.

Marc-André Cotton

### Notes :

- (1) R. Fry, cité par Virginia Woolf in Roger Fry : *A Biography*, Hogarth Press, 1940, p. 32.
- (2) Ian Gibson, *The English Vice, Beating, Sex and Shame in Victorian England and After*, Duckworth, 1978, p. 143.
- (3) Ronald Persall, *The Worm in the Bud: The World of Victorian Sexuality*, Hodder and Stoughton, 1972, p. 412.
- (4) Visiting Justice E. J. Turner, cité par Ian Gibson, op. cit. p. 152.
- (5) Ian Gibson, op. cit. pp. 152 et 167.
- (6) Selon le *Treason Act* de 1842.

# La bourgeoisie triomphante

**L'idéal bourgeois envahit le monde sur la base d'un profond sentiment de nullité posé sur la nature de l'enfant.**

**A**u moyen âge, le bourgeois désigne « l'habitant de villes commerçantes soustraites par des chartes de franchises à l'influence du seigneur, qu'il soit laïc ou ecclésiastique. » (1) Au fil des siècles, les bourgeois furent si révérencieux face à toute forme de hiérarchie et compensèrent si bien des maîtres extrêmement dépendants qu'ils prirent leur place, portés par une population laborieuse et miséreuse enviant leur aisance matérielle, substitut de l'aisance naturelle. Ils élaborèrent une structure mentale axée sur l'économie susceptible d'être vulgarisée et l'imposèrent, à travers les institutions républicaines, aux populations envoûtées par le commerce et l'industrialisation. Ces derniers étaient présentés avec enthousiasme comme la compensation de toutes les humiliations et frustrations découlant de souffrances refoulées pendant des siècles.

## Entité fantasmatique

Ainsi, les fils de paysans quittèrent les terres, emportant avec eux leurs problèmes relationnels, leurs schémas de pensée – dont celui du rapport au père autoritaire – engendrés par des réponses inappropriées aux besoins essentiels du nourrisson et du petit enfant. Devenus ouvriers et dans un sentiment d'élévation sociale vécu comme une ouverture, ils rejoignirent l'intransigeance paternelle avec des patrons qui reproduisaient leur histoire personnelle. Les luttes sociales furent donc structurées par ces mêmes schémas comportementaux.

Afin de maintenir leur statut et la sophistication des compensations qui apaisaient leur avidité compulsive, les membres de la hiérarchie bourgeoise durent présenter leur structure mentale comme cohérente et pertinente. Par leurs choix économiques, ils assurèrent peu à peu à l'ensemble de la population des contreparties matérielles similaires à celles qu'ils se prodiguaient à eux-mêmes. Et pour continuer à exploiter les interactions sociales qui assuraient le fonctionnement de leur économie, ils durent simultanément présenter une

image d'eux laissant penser que la bourgeoisie jouissait de l'essentiel, à savoir l'exercice de sa conscience.

L'installation de l'infrastructure économique nécessaire à la fabrication des compensations de toute une population devait augmenter considérablement celles de sa caste dirigeante. Cette mise en scène exigeait donc une complexification du rapport de mépris installé entre la hiérarchie et sa base. Pour cela, il fallait faire évoluer l'esprit scientifique qui dénie à l'homme la valeur de sa sensibilité. De manière habile, il fallait mettre en œuvre des connaissances acquises à leur service. La science, d'abord centrée sur les lois de la vie physique, fut bientôt orientée vers des applications pourvoyeuses de technologies vouées à compenser plus subtilement les conséquences du refoulement de la souffrance. Cette science eut pour effet d'élever ceux qui s'y adonnaient au-dessus d'un chaos de croyances qu'ils méprisaient sans en réaliser le sens, ni le potentiel de résolution.

Édifiée sur la souffrance populaire d'avoir été dépréciée à travers l'éducation, la bourgeoisie étale des produits de luxe fabriqués par le peuple mais réservés à ceux qui estiment jouir d'une supériorité morale. Cette prétendue supériorité est forgée dans la terreur constante de perdre une autorité extorquée par des manipulations intellectuelles qui fixent l'image qu'elle entend donner d'elle-même. Dans la représentation populaire, la bourgeoisie est donc devenue une entité fantasmatique active, indépendante de ses membres, alors qu'il n'existe pas de groupe humain qui puisse s'attribuer le qualificatif de *bourgeois* en dehors de la hiérarchisation de ses rapports.

## Classes sociales

Quand les académiciens opposent les bourgeois aux ouvriers et aux paysans, ils saisissent des activités nécessaires à la satisfaction de besoins essentiels et les réduisent à des rapports de classes, confirmant ainsi le rôle de chacun dans le jeu collectif sociétal. Ils prétendent élever l'homme, qu'ils présumant posséder par une nature sauvage, mais le piègent au niveau de la confrontation des idées. En agissant ainsi, ils participent à précipiter la jeunesse hors de la voie qui lui permettrait d'accomplir son aspiration à se sentir libre, heureuse et unie. Ils adhèrent à une situation relationnelle douloureuse au lieu de chercher à la résoudre. Comme les humains sont em-

brigadés depuis leur plus tendre enfance dans des rôles familiaux et sociaux, il leur est difficile de sentir que cette façon de définir le mot « bourgeois » cache la complète dépendance de ceux-ci vis-à-vis des ouvriers et des paysans.

Par ailleurs, les représentants politiques servent activement le Pouvoir en niant la cohérence d'une mise en scène collective porteuse d'une résolution. En opposant des structures de pensée qui sont spécifiques à des groupes sociaux interdépendants, ils se font croire qu'ils peuvent démocratiquement mettre en scène la leur, sans considérer les causes relationnelles de l'édification de l'ensemble. Lors des révolutions, les nouveaux représentants du pouvoir ont déplacé le problème, mais ne l'ont pas résolu. Ils n'ont pas pris pour base de réflexion le fait qu'au-delà de la gestion de la souffrance qui les isolent, les hommes ont tous le même but : la reconnaissance de leur conscience et la jouissance de son exercice. Si ceux-ci se confrontent, c'est que l'enjeu est décisif pour l'humanité.

## Idéal bourgeois

Le mot « bourgeois » définit aussi une « personne conformiste et sans idéal préoccupée de son seul confort matériel ». (2) Autre définition, autre manipulation puisque ce repli sur soi est la conséquence d'une éducation qui casse l'élan naturel de l'enfant par toutes sortes d'exigences. En premier lieu, cette éducation vise à rompre le lien conscient entre la mère et l'enfant, le confort naturel que ce dernier pourrait vivre dans les bras d'une mère jouissant de sa nature, si elle ne la dénigrait pas constamment. Mais cet enfant-là est condamné à faire l'expérience d'un intolérable sentiment de nullité posé sur sa propre nature pour s'attacher au statut familial et social qui finira par le définir. Le but de la complexification bourgeoise de l'éducation des enfants et des relations humaines est d'atteindre la perfection. L'élan vers cet idéal s'entreprend sur l'activité de leur conscience déniée d'être humain. Dès lors, il s'agit d'acquiescer, d'être constamment au-dessus de ses interlocuteurs en connaissances, en cohérence, en dextérité et surtout en richesses matérielles...

Comme les bourgeois souffrent d'être obligés de maintenir une telle exigence sur eux-mêmes, ils compensent avec l'excitation que provoque la haute voltige dans les sphères du paraître. Avec cette perfection dont ils rêvent, ils conservent la distance qui leur permet de

### Notes :

(1) Dictionnaire historique de la langue française, Le Robert, 1997.

(2) Le Petit Larousse illustré, 2000.

# Marx et le communisme

**Les bases du marxisme sont indissociables de l'ambiance familiale traumatisante dans laquelle a grandi son auteur.**

**K**arl Marx voulait « assener à la bourgeoisie, sur le plan théorique, un coup dont elle ne se relèverait jamais. » (1) Ses parents descendaient de deux lignées de rabbins et son père ne s'était converti au protestantisme, en 1816, que pour pouvoir continuer à exercer sa profession d'avocat. Il convertit ses enfants en 1824. Karl, alors âgé de 6 ans, fut donc, à huit jours, immanquablement circoncis. Au cours de ce rituel, le père assène à son fils, par la main du rabbin, un coup dont celui-ci ne se relèvera pas, à moins de pouvoir se positionner consciemment face à lui – ce qui implique de jouir pleinement de ses capacités d'accueil et d'expression.

Marx a donc posé l'ambiance relationnelle traumatisante de son enfance dans son analyse de la société. Il a confondu « l'appropriation réelle de l'essence humaine par l'homme » (2) et la réalisation de la conscience présente et active de l'être humain, naturellement protégé par la mère, contre les agissements du père s'il le faut. Dans les *Manuscrits de 1844*, il fonde le communisme sur l'essence de l'homme: « *Le communisme est [...] appropriation réelle de l'essence [Wesen] humaine par l'homme*. » (p. 8) La responsabilité de la condition dramatique de l'homme est alors entièrement imputée aux rap-

ports socio-économiques qui le détournent de sa « conscience véritable ».

Pour Marx: « *L'essence de l'aliénation, consiste en ce que l'être humain s'objective de façon inhumaine, en opposition avec lui-même.* » (p. 131) Il pose l'aliénation au niveau de l'exploitation de l'homme par l'homme et évite ainsi le rapport aliénant des parents aux enfants. Il porte le sacrifice de son intégrité et de sa spontanéité sur la scène sociale et distribuée, à travers son analyse, les rôles qui ont déterminé sa propre histoire non résolue.

Marx poursuit: « *Dire que l'homme est aliéné à lui-même, c'est dire que [...] son activité lui apparaît comme un tourment, [...] que sa vie est le sacrifice de sa vie.* » (p. 131) Faisant fond sur son besoin de retrouver son « essence humaine », mais refusant d'accueillir ses tourments, il remet en scène la radicalité paternelle et, au lieu de reconnaître les causes premières de l'aliénation, affirme « *l'essence [...] à supprimer de l'aliénation* » (p. 131). Il domine ainsi un profond sentiment d'impuissance et confirme sa structure de refoulement. Pour ce faire, il s'approprie certaines caractéristiques sélectionnées chez les acteurs sociaux et les agence de manière à se sentir légitime de passer à l'acte. Il se prépare à combattre idéologiquement les exploités du peuple, à qui il fait endosser la responsabilité de son mal-être existentiel.

La conception selon laquelle l'homme doit vivre conformément à sa nature est celle de toute la tradition

philosophique. Mais ce qu'il y a de nouveau avec Marx, c'est que seul le communisme pourrait mettre fin à l'aliénation humaine: « *L'abolition positive de la propriété privée [...] signifie [...] la suppression positive de toute aliénation.* » (p. 88). L'empreinte qui ancre cette conception se produit quand l'enfant se sent saisi dans la problématique parentale et réduit à un rôle. Lorsque ce dernier inclut la torture d'une amputation, comme pour la circoncision, la sensation est si vive et si menaçante que l'être mutilé se voue aux exigences de ses « bourreaux » et à leurs schémas de pensée. Comme il refuse d'accueillir les souffrances qui découlent de cette appropriation d'une partie de lui-même par son propre père, Marx se désresponsabilise d'interpréter la réalité sociale.

La nature de l'homme étant dynamique et relationnelle, il est inconcevable d'en jouir pleinement sans un précepteur protecteur et une mère dans les bras de laquelle l'homme nouveau-né vit en toute sécurité. Le concept de *propriété privée* se résout donc en exerçant sa conscience et non en combinant des principes qui justifient souvent de prendre les armes.

S. V.

## Notes:

- (1) Lettre de Marx à Klings, 4.10.1864, in: *Lettres sur « le Capital »*, présentées et annotées par G. Badia, éd. sociales, Paris, 1964, p. 144.  
(2) Karl Marx, *Manuscrits de 1844*, éd. sociales, Paris, 1972, p. 8. Les indications de pages figurent entre parenthèses.

ne pas mettre à jour son caractère fantasmatique. Leur prétention s'édifie dans un mouvement éduqué de refoulement constant de ce qui tend à émerger, c'est à dire la vérité sur la maltraitance subie et le désir irrépressible de se positionner face à elle. Mais, terrorisés d'accueillir leur vie consciente, spontanée et naturelle, ils évitent de remettre en cause l'ordre établi en dévoilant la cause en soi. Ils se maintiennent dans une tradition pour éviter d'effleurer les conséquences de leur éducation et surtout de ce qui la sous-tend: leur propre terreur du père.

## Rejouement mondialisé

Plus la sensation intérieure de démembrement de l'élite s'impose à cause du maintien du refoulement, qui nécessite une structure schizophrénique de retenue, et plus la petite bourgeoisie qui

la soutient enseigne au monde une idéologie de fédération, de consolidation et d'expansion. Elle exulte les tensions provoquées par son impossibilité à exercer sa conscience et à en jouir, par la mise en œuvre d'une idéologie commune de substitution, qui la compense du viol des lois de la vie et de celui de sa structure communautaire naturelle.

La pandémie bourgeoise se propage à travers les structures économiques, sociales, scolaires, de communication, et l'industrie du *paraître*. L'intelligentsia et les classes moyennes s'épuisent alors à sophistiquer les systèmes de maintien de l'idéologie bourgeoise, d'assistance et de compensation, mais tremblent à l'idée de perdre ce qu'elles possèdent si elles s'aventuraient à réaliser les bases de l'ensemble du système. Elles s'obstinent à présenter une histoire de l'humanité

définissant la souffrance comme nécessaire à la réalisation du *progrès*.

Le matériel utilisé par l'élite, pour affirmer la domination dans la relation, est conceptualisé, fabriqué et testé dans des centres technologiques et scientifiques au service de l'économie mondiale. Leur conception est donc déterminée par l'esprit d'exploitation et de défense d'un système qui désorganise systématiquement tout ce qui est naturel. La complexification des recherches mises au service de ce système est un processus d'entrave à la réalisation de l'unité consciente de la communauté humaine. Quand le potentiel de résolution est dénié aux rejouements, leurs conséquences intensifient l'aveuglement de leurs acteurs qui se précipitent alors dans des mises en scène toujours plus destructrices.

Sylvie Vermeulen

# Une vitrine de la souffrance

Derrière la présentation luxueuse d'un magazine économique apparaissent les mécanismes de reproduction sociale de la souffrance des classes dirigeantes.

Le magazine économique suisse romand *Bilan* est une vitrine de la droite bourgeoise ultralibérale (1). Sa nouvelle formule bimensuelle, dont la ligne rédactionnelle se veut provocante, cultive les manipulations de sens qui suscitent les convoitises et hypnotisent les consciences. Consommation de luxe et célébration de la réussite personnelle y tiennent une place de choix. L'élaboration de ces *fantasmes de classe* cache pourtant l'extrême abandon relationnel que subit l'enfant bourgeois, sacrifié au culte de richesses compensatoires et livré à une volonté éducative inflexible. Dans cette perspective, l'idéologie du *libéralisme* révèle une structure de pensée qui justifie à la fois le refoulement de ces souffrances et la reproduction sociale de leurs causes.

## Souffrances de classe

Le caractère *fantasmatique* du traitement de l'actualité économique par *Bilan* apparaît en considérant le déplacement de la charge émotionnelle refoulée et la volonté de désigner des *acteurs de substitution*, qui puissent lui servir de support. Une première page présente l'image d'un boxeur minuscule, assommé sur le tapis d'un ring vu de haut, et annonce: «PME et syndicats luttent, l'économie suisse encaisse.» (No 175, 9.2.05) Il s'agit d'une projection de la *lutte* incessante que les parents ont menée contre leurs enfants et des coups que ces derniers ont *encaissés*. Mais les rédacteurs de *Bilan* dénie leur propre vécu d'enfant et distribuent les rôles en fonction de préférences idéologiques, prêtant à une entité abstraite – *l'économie suisse* – la faculté d'éprouver les sentiments qu'ils refoulent.

Ce genre de métaphore révèle la manipulation de souffrances non reconnues dans l'élaboration de stratégies économiques et politiques qui justifient leur rejouement. À propos du combat mené par un jeune député libéral pour diminuer l'impôt sur les grandes fortunes, *Bilan* affirme: «Il ne s'agit plus de batailles isolées, mais d'une guerre de longue haleine.» (No 175, 9.2.05) Interrogé sur son père, un ancien conseiller d'État et conseiller national aujourd'hui décédé, celui-ci passe avec une «*pudeur toute calviniste*» sur la *guerre de longue haleine* que ses parents ont menée contre lui à des fins éducatives et conclut simplement: «On peut être fier de ce qu'on a accompli, pas [de ce qu'on a] reçu!»

## Carences relationnelles

Le mépris que les parents bourgeois projettent sur la nature de l'enfant apparaît, par déplacement, dans l'arrogance avec laquelle *Bilan* distribue les bons et les mauvais points. «Le monde s'allie, la Suisse regarde son nombril», estime ainsi la revue dans un plaidoyer en faveur du libre-échange économique: «Les conséquences de l'isolement [de la Suisse] feront mal.» (No 177, 9.3.05) Pour refouler la souffrance d'avoir soi-même été *isolé* par le biais de projections méprisantes, il faut constamment trouver un *support* auquel faire subir ces humiliations, tout en gardant le sentiment d'en être la victime. Ainsi, *Bilan* peut-il juger inéquitable la répartition

fiscale du canton de Genève – où 1% des contribuables les plus riches paient logiquement 25% des impôts – et conclure: «Inégalité fiscale: la majorité profite, une minorité casque.» (No 175, 9.2.05)

Sous la pression parentale, l'enfant intériorise sa souffrance comme relevant de sa seule *responsabilité*. Il s'en suit une survalorisation de l'action individuelle et un narcissisme compensatoires: «Mon meilleur atout: moi!» (No 175, 9.2.05) Une jeune cadre de 38 ans, victime d'un *burn out*, explique ainsi: «Je me suis mis la pression toute seule.» (No 174, 26.1.05) Ne pouvant mettre en cause les exigences de son éducation, elle cherche à se rassurer sur ses compétences professionnelles en faisant un bilan de carrière qui lui permette de s'exploiter davantage, avec pour objectif inconscient de continuer à refouler les humiliations subies. Ces dernières sont à la mesure de la prétention requise pour accéder aux postes les plus élevés.

## Idéologie agressive

L'adulte qui remet en scène une telle problématique le fait avec l'insensibilité que ses propres parents ont manifesté envers lui. Le mépris posé sur l'expression spontanée de la conscience de l'enfant trouve ainsi sa consécration idéologique qui, à son tour, confirme la légitimité des milieux économiques à projeter leur problématique sur la scène sociale (*illustration ci-contre*). Dans un concert d'autosatisfaction, les milieux patronaux peuvent alors dénoncer «le manque de motivation et de savoir-vivre [et] la médiocrité des candidats à l'apprentissage» et asséner: «C'est à l'école de s'adapter aux exigences des métiers et pas l'inverse.» Les humiliations qui sortent alors de leurs bouches sont l'exact reflet du discours arrogant tenu, en leur temps, par leurs éducateurs: «Ils ont besoin d'un coup de pied au derrière pour se motiver»; «Les jeunes sont paresseux et nuls, ils ne pensent qu'aux loisirs» ou encore «Les apprenties vendeuses me font penser aux vaches qui regardent passer les trains!» (No 178, 23.3.05)

Marc-André Cotton

### Note:

(1) Pour consulter les références et la version complète de cet article: <http://www.regardconscient.net/archi05/0504bilan.html>.



## Arrogance

Les représentants des milieux économiques se légitiment de projeter sur la scène sociale les humiliations qu'ils ont subies. Ils le font avec l'insensibilité et le mépris que leurs propres parents ont manifesté envers eux.

(*Bilan* No 178, 23.3.05)

# Le fantasme de la liberté (2)

**L'aspiration à des «libertés» est un aménagement de la bourgeoisie qui entrave le processus naturel de libération actif en chaque être humain. En focalisant les populations sur leurs «droits», celle-ci les compromet dans des rôles qui lui assurent pérennité et pouvoir.\***

La *liberté d'information* est une franchise octroyée au fil des siècles par les gens de pouvoir à la population – dont d'ailleurs ils dépendent – et qui semble être devenue un droit humain alors qu'à ce titre elle n'est que contractuelle. La bourgeoisie s'en est approprié l'usage par le quasi monopole des maisons d'édition, des journaux, des radios et des télévisions. La *liberté d'information* n'existe qu'au service des classes dominantes et la tolérance méprisante que ces dernières ont pour les informations «alternatives» ne donne qu'un vernis humaniste à l'exercice du pouvoir. S'il y a de fait des choses à dire et à transmettre, ce sont celles qui participent à la mise à jour et à la résolution des entraves névrotiques à l'exercice d'une pleine conscience.

## Enjeu de pouvoir

La *liberté d'information* est donc une prétention à un droit de diffuser des faits avérés ou non, des idées, des concepts, des croyances. Dans ce contexte, le fait d'informer dénie l'humain en tant qu'être conscient pour en faire une cible exploitable. Cette action implique alors une structure hiérarchique dans laquelle la *chose* à transmettre – ou à dissimuler, selon le but à atteindre – à une valeur dans un certain projet. Celle-ci est utilisée pour opérer une séparation entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas, en réalité, entre ceux qui possèdent et ceux qui manquent. L'enjeu n'est pas ce qui est transmis, ni même sa forme, mais le rapport de pouvoir que pérennise la diffusion ou la rétention relative de l'information.

Généralement, l'information est étroitement asservie aux notions intellectuelles d'objectivité et de subjectivité. Elle n'est en elle-même ni vraie ni fausse. Elle n'est exacte que dans la mesure où ceux qui l'émettent et ceux qui la reçoivent sont *conscients*, c'est-à-dire *sentent* ce qui se passe réellement pour eux, en relation avec leur histoire personnelle et avec l'ensemble.

## Objectivité et subjectivité

L'*objectivité* est une valeur bourgeoise synonyme d'honnêteté, de lucidité et de raison, qui manifeste une *prétention à l'innocence*. Ainsi l'esprit d'observation et de calcul, prétendument impartial et désintéressé, détermine les recherches scientifiques avec les conséquences que l'on sait. Elle sert de base théorique à l'application de la distance relationnelle minimum nécessaire pour justifier de s'approprier hier le monde et aujourd'hui le vivant. C'est un déni profond de notre nature relationnelle et sensible. L'*objectivité* est une des pires manifestations de la prétention bourgeoise parce qu'elle légitime par principe la distance que celle-ci oppose à la réalité.

La *subjectivité* en est le pendant. C'est un terme intellectuel méprisant qui a été posé sur la façon dont le peuple était en prise avec son vécu quotidien. Pour se construire une situation sociale décalée de la réalité quotidienne des populations qu'elles exploitaient, l'aristocratie puis la bourgeoisie ont dû nier le rapport relationnel intime des paysans (puis des ouvriers) à la nature et à la vie. C'est cette relation directe, encore rude et douloureuse mais proche d'un senti, qui est qualifiée de subjective et méprisée.

La *subjectivité* pose une reconnaissance implicite des liens de cause à effet entre ce qui est vécu et l'ensemble, mais elle reste un détournement de la réalité à cause des interdits parentaux et collectifs. L'*objectivité* se place en dehors de la relation, en interdit l'accès (sous peine de subjectivité!) et construit de faux liens de cause à effet afin d'exploiter la réalité. Ni l'une ni l'autre n'ouvre une voie vers la libération de l'exercice de la conscience.

## Liberté d'expression

La *liberté d'expression* peut être définie comme la manifestation publique ou privée d'une opinion personnelle. Mais pour «imaginer» un tel concept, il faut avoir réduit au silence des millions de bébés et d'enfants, les avoir privés de la jouissance de leur nature consciente, puis les avoir envoyés à l'école, qui leur enseigne les *droits de l'homme*. Dès lors, cette liberté apparaît comme une revendication, sinon une exigence, à exprimer le besoin d'être satisfait devant l'autorité dont cette satisfaction semble dépendre. Elle cache l'esclavage qu'elle implique, car seul l'esclave veut être libéré. S'il

faut un droit pour gérer l'*expression*, c'est bien qu'elle est un enjeu du pouvoir. Et derrière les querelles politico-juridiques se profile l'ombre de celui qui ne doit pas être nommé, le fondateur de l'interdit: *le père autoritaire*.

À l'origine de toute aspiration à la *liberté*, il y a donc un interdit. Plus celui-ci est grand, plus les droits octroyés ou conquis sont considérés comme précieux. La peur de perdre l'usage de ces droits sera d'autant plus grande que les rejouements opérés pour les obtenir

## En ton nom...

En latin, «liber», libre, est connoté péjorativement de «trop libre». «Liber-tinus» désigne «l'affranchi», celui qui n'appartient à aucun maître, par opposition à «ingenuus», celui qui est né de parents libres. Ces sens sont passés dans le français, mais les lettrés laïcs et religieux du XVII<sup>e</sup>, qui seuls parlaient et écrivaient le latin, ont progressivement dégradé le sens du mot ingénu en «naïf et sot», pour ne garder que l'affranchissement, valorisant ainsi cet acte pour s'approprier les services de l'affranchi.

furent douloureux, ce qui révèle l'origine traumatique du besoin de liberté. Le nouveau-né exprime spontanément ce qu'il vit et tout son être manifeste son état présent: *joie, souffrance, calme, tension...* Lorsque ses parents ne sont pas *avec* lui, ne font pas pour lui ce qu'il faut, au moment où il le faut, et se retournent de surcroît contre lui, ils transmettent à leur petit l'interdit d'exprimer puis de *s'exprimer*. C'est le début d'une répression féroce contre la nature essentiellement relationnelle et consciente de l'être humain.

L'*expression*, dès lors qu'elle est un positionnement dans la mise à jour du pouvoir parental puis du pouvoir collectif, est une retrouvaille avec sa propre nature. Mais si elle se confine dans la maintenance de rapports sociaux basés sur la confrontation aveugle, la propriété et le pouvoir, elle est alors un degré de plus dans la complexification de la structure de négation de la vie imposée par la hiérarchie bourgeoise.

**Bernard Giossi**

\*Cet article fait suite à la réflexion publiée dans notre numéro de novembre 2004, disponible sur : <http://www.regardconscient.net/archi04/0411fantasmelib.html>

# Les revers de la bienséance

**En entravant le développement naturel de l'enfant, l'éducation bourgeoise impose des rapports relationnels fondés sur le mépris et la violence.**

L'éducation dite *bourgeoise* prétend s'imposer comme un modèle libre de toute référence sociale ou culturelle. Elle se caractérise pourtant par une détermination compulsive à interférer dans le développement naturel de l'enfant pour l'adapter aux critères de convenance propres à la classe dominante. Elle repose sur le déni de l'élan vital de l'enfant et sa réduction à un support de projections dont l'origine n'est pas dans la vie elle-même, mais dans la perversion de son expression spontanée. « *Moi ! moi ! moi ! tel est le cœur de l'enfant, et son égoïsme n'est admirable et intéressant que parce qu'il est faible et manipulable* », argue un magazine familial de l'époque victorienne (1). La généralisation d'un tel modèle éducatif a pour finalité la conformité du plus grand nombre à une structure relationnelle spécifiquement bourgeoise.

## Éducation à la bienséance

En voulant *éduquer* le comportement spontané du nourrisson, les parents font une projection de cette sorte : dans son état naturel, l'enfant serait un *petit animal insatiable* qu'ils doivent élever pour lui permettre d'accéder à un statut *d'être humain*. Le pédiatre et psychanalyste anglais Donald Winnicott, fils d'un riche commerçant anobli, croyait discerner chez le bébé allaité une pulsion agressive s'exprimant « *sous la forme d'une offensive impitoyable contre le sein, et en définitive contre la mère.* » (2) C'est ainsi qu'il théorisa et généralisa ce que sa propre mère pensait de lui, bébé, pour ne pas ressentir l'immense souffrance qu'elle l'ait abandonné aux mains d'une nourrice, puis d'une gouvernante, comme c'était la règle dans les familles victorienne aisées (3).

### Notes :

- (1) *Family Herald*, 17.11.1849, cité par Ian Gibson, *The English Vice*, Duckworth, 1978, p. 51.
- (2) Donald W. Winnicott, *The Child, the Family and the Outside World*, Penguin Books, 1975, p. 53.
- (3) Informations biographiques tirées du *Dictionnaire de la psychanalyse*, Fayard, 1997, p. 1094.
- (4) Cité par Jonathan Gathorne-Hardy, *The Rise and Fall of the British Nanny*, Arrow Books, 1974, p. 264.

La bourgeoisie est aussi opiniâtre dans sa volonté de contrôler les fonctions d'excrétion des petits qu'elle l'est à discipliner la façon de manger des plus grands. La nature de l'enfant étant jugée *sale*, le harcèlement à la *propreté* s'exerce dès le plus jeune âge, alors que le bébé n'est pas même en mesure de réguler ses sphincters. Cette discipline obsessionnelle va jusqu'à l'usage de breuvages laxatifs, de suppositoires ou d'une poire à lavement introduits directement dans le rectum. « *Je me souviens encore aujourd'hui de l'horrible sensation du suppositoire glacé et d'une extrême humiliation*, rapporte une personne qui en fut victime, *le sentiment de subir un viol de mon intimité était affreux.* » (4)

## Détresse relationnelle

Il n'est pas étonnant que ces enfants manifestent à l'âge adulte une fixation névrotique pour leurs fonctions intimes qui combine sexualisation, violence et jeu de humiliations. Les privations de besoins relationnels fondamentaux – *présence et accueil maternels, allaitement à la demande, sécurité affective et matérielle* – sont en effet aggravées par *l'intention éducative* qui leur a fait porter *la culpabilité* de leurs élans de vie, par le biais de projections terrorisantes. Quand le bébé *sent* dans le regard de sa mère qu'elle le perçoit comme *agressif et insatiable*, il doit réprimer la satisfaction d'un besoin essentiel qui le réduira plus tard au voyeurisme. L'attrait honteux qu'il pourra éprouver pour les poitrines et

les fessiers – une des composantes du fantasme *flagellant* notamment – sera l'expression refoulée et déplacée de cette détresse.

## Sado-masochisme

Dans la même perspective *projective*, la mère ou l'éducatrice obsédée par la *propreté* impose au tout petit un contrôle de ses sphincters qui irrite la région sensible de l'anus. L'enfant intériorise dans sa chair la relation de pouvoir qui lui est imposée, refoule l'expression de sa rage d'être humilié et développera des stratégies de compensation calquées sur les manipulations que l'adulte lui inflige. La perturbation de ses fonctions d'excrétion devient alors la source d'un chantage relationnel qui pervertit bientôt son rapport à autrui : donner *ou* retenir (ses fèces, tout d'abord), féliciter *ou* blâmer, récompenser *ou* punir, aduler *ou* mépriser. De manière significativement plus fréquente à mesure qu'on s'élève sur l'échelle sociale, la zone anale est l'objet d'obsessions ritualisées, à caractère sado-masochiste, qui témoigne d'un besoin compulsif de remettre en scène les humiliations refoulées dans l'enfance.

La résolution de cette problématique éducative entraînerait inévitablement celle de rapports sociaux fondés sur la même base. Et c'est pourquoi la bourgeoisie ne pourra résoudre ses perversions relationnelles sans remettre en cause la structure sociale qui en découle.

Marc-André Cotton

## « Non, pas la fessée ! »

Le 30 avril prochain, l'association *La Maison de l'enfant* organise une journée pour sensibiliser le public français aux conséquences des châtements corporels. Aujourd'hui, un nombre croissant d'organisations (OMS, UNICEF, Conseil de l'Europe...) insistent sur la nécessité d'informer et de soutenir les parents, dans une optique de prévention. Plusieurs pays européens ont adopté des dispositions interdisant expressément le recours aux châtements corporels dans les familles, à cause de leurs conséquences physiques et psychologiques, mais tel n'est pas encore le cas de la France.

« *En sus du travail d'information, les parents ont avant tout besoin de soutien pour faire autrement* », explique l'association qui propose des réflexions sur d'autres manières d'accompagner nos enfants, de partager sur les difficultés de tenir au quotidien cette « *déclaration de paix* », notamment à l'occasion de cette journée. *La Maison de l'enfant* anime un réseau bénévole de soutien aux parents et diffuse des informations sur les effets nocifs de la violence éducative.

Pour s'informer sur la journée ou participer aux groupes de réflexion : <http://www.lamaisondelenfant.org>.